

remarque même pas. Devant un tableau, au contraire, il conserve tout son sang-froid et ne veut voir rien d'outré, rien de factice.

Notre peintre terminait ses études artistiques au moment où la tempête révolutionnaire emportait avec elle l'ancienne Académie de peinture. Lorsque trois ans plus tard les concours furent repris, il y participa et sortit victorieux ; mais les pensions de Rome n'étaient pas encore rétablies, et il ne put jouir des avantages que conférait le grand prix. Il ne s'en imposa pas moins volontairement, à Paris, les travaux que l'on eût exigés de lui s'il eût joui de sa pension à Rome, et il peignit, en 1797, son *Marcus Sextus*, qui devait emprunter aux circonstances une célébrité tout à fait inattendue.

David avait peint son *Bélisaire demandant l'aumône* ; Gérard, un autre tableau sur la vie légendaire du même personnage. Guérin eut la pensée de représenter le retour du pauvre proscrit aveugle dans sa famille. Lorsque le tableau fut terminé, un de ses amis lui conseilla d'ouvrir les yeux du personnage principal et de lui donner le nom d'un Romain échappé aux proscriptions de Sylla et retrouvant à son arrivée sa femme morte et sa fille au désespoir. Guérin adopta cette idée, et choisit le nom de Marcus Sextus, nom imaginaire, puisqu'on ne connaît pas de Romain qui l'ait porté.

Ce tableau fut exposé au salon de l'an VIII le 13 août (1799), juste au moment où les exilés royalistes rentraient dans leur patrie. Que ce fût une coïncidence involontaire ou que ce fût prémédité, ceux-ci virent dans cette œuvre, d'ailleurs très remarquable, d'un ordre élevé et d'un effet puissant, une allusion à leur propre retour, et improvisèrent au jeune peintre un succès dont aucun autre ne peut donner l'idée : " Non seulement, dit M. Delécluze, le tableau fut constamment environné d'une foule immense pendant les trois mois d'exposition, mais le peintre fut l'objet d'une suite d'ovations et de triomphes qui faillirent ruiner le peu de santé qu'il avait. Outre les invitations qui lui furent faites par l'ancienne aristocratie, par les banquiers, par les personnes à la mode, et même par les fonctionnaires de l'État, tous les théâtres lui offrirent ses entrées gratuites, et Guérin ne paraissait jamais dans un de ces lieux publics sans être couvert d'applaudissements à son entrée et dans les entr'actes. Pour être juste, il faut ajouter à la louange de cet homme plein de sens, de modestie et de talent, qu'il ne se méprit point sur la cause de ce succès extraordinaire, et qu'il ne le considéra que comme un engagement sacré qu'il avait pris avec le public, de redoubler d'efforts pour justifier la bonne opinion que l'on avait de lui." (1)

(1) *David, son école et son temps*, souvenirs par E.-J. Delécluze.